

MAINTENANT. SEMIOTIQUE ET TEMPORALITE

A propos de *La jalousie*, d'A. Robbe-Grillet

Texte publié dans la revue en ligne de *l'Association italienne de Sémiotique*, 2002.

Introduction

En abordant la question du temps – même sous la restriction essentielle de « temps et discours » – la sémiotique se trouve plus qu'en toute autre question placée à la croisée de la philosophie et des sciences du langage. On peut penser que si, à l'exception de quelques chercheurs isolés, elle a tant tardé à appréhender cette question en tant que telle, c'est peut-être parce que son lieu disciplinaire lui-même se trouvait en question. On pourrait dire que la base philosophique sur la question de la temporalité consiste à en faire surgir l'aporie – et à tenter de la résoudre – à partir de l'évidence expérientielle (c'est la fameuse réponse de Saint Augustin à la question « Qu'est-ce que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. »¹) Et on pourrait dire aussi, à l'inverse, que la base sémiotique sur cette même question consiste à se saisir des simulacres langagiers qui recouvrent de leur sémantisme la dite aporie pour apercevoir et décrire, à travers eux, les mécanismes sous-jacents qui attestent l'expérience et la rendent signifiante.

On peut évoquer dans cette perspective les expressions figées de l'usage : « passer le temps », « compter avec le temps », « tuer le temps », « ménager son temps », « le perdre », « le monnayer », « le donner », etc. Autant de formes de narrativisations obliques qui énoncent, sinon la réalité même du temps, du moins son paraître discursif. C'est sur cette base que je voudrais me situer pour proposer quelques réflexions sur le terme le plus banal de la temporalité la plus courante, toujours présent à l'esprit dans l'ombre des événements et de leur inexorable déroulement : « maintenant ».

En choisissant cet objet un peu naïvement – pourquoi ne pas commencer par « maintenant » ? – je ne soupçonnais pas combien ce mot était suspendu sur un abîme : abîme ontologique de la temporalité en tant que telle, mais aussi abîme spéculatif des théories du temps. C'est pourquoi il me faut indiquer les raisons initiales de ce choix.

¹ Saint Augustin, *Confessions*, XI, 14.

Tout d'abord, il me paraissait utile, à l'instar de ce qui s'est fait il y a plusieurs années pour l'exploration du champ passionnel, de prendre un ancrage local dans la lexicalisation, et d'aborder le *temps-lexème*. Cette raison méthodologique fait de « maintenant » un bon candidat, avec l'entourage adverbial qui le contamine : les « encore », « désormais », « pendant », « auparavant », etc. Paul Ricœur rappelle, dans sa discussion de la recherche husserlienne de la *hylè* de la conscience temporelle, qu'on ne peut manquer de « prendre appui (...) sur la compréhension et la communication du langage ordinaire, donc sur le sens reçu des mots comme « commencer », « demeurer », « continuer », ainsi que sur la sémantique des temps verbaux et des innombrables adverbes et conjonctions de temps. »² Autant de termes du langage ordinaire qui offrent « des ressources insoupçonnées à l'hylétique elle-même » (*ibid.*), fût-ce au prix de l'innovation sémantique des métaphores.

Or, deuxième raison, d'ordre rhétorique celle-là, « maintenant » constitue sinon une métaphore, du moins une catachrèse caractérisée, cette désignation donnée à quelque chose qui n'a pas de nom, qui en l'occurrence n'est peut-être pas nommable, et dont l'accès ne peut se faire que de manière indirecte et détournée, par le biais d'une figure. L'étrange figurativité de ce « maintenant », qui s'est substitué à l'ancien français « ore » ou à sa traduction littérale « asteure » si utilisé par Montaigne, méritait qu'on s'y arrête : il ne s'agit pas de « main tendue », ni de main « tenue », mais de « main tenant quelque chose », « pendant que l'on tient quelque chose dans sa main », comme pour retenir et se tenir. Dans le « maintenant » il y a le « maintien », et déjà une ouverture axiologique. On peut évoquer cette remarque finale d'A. J. Greimas et de T. Keane, au terme de leur analyse de « La cigale et la fourmi » de La Fontaine, sur le fameux « Eh bien, dansez maintenant. » qui clôt la fable : « Curieux mot (...) où le présent, nul et éternel, se trouve figurativisé par quelque chose que tient, qu'attrape pour un bref instant, la main de l'homme. »³ Qu'est-ce donc que ce « quelque chose » ?

La troisième raison initiale de cette recherche tient précisément à l'écart remarquable, intuitivement senti, entre la scène figurée – son micro-récit sous-tendu, le problème de son objet-valeur – et la signification d'actualité temporelle. Cet écart invite naturellement à chercher ce qui se joue dans le réseau sous-jacent des significations impliquées, de ce qui s'y noue, de ce qui s'y déploie et de ce qui se dérobe, entre l'illusion du présent et le foisonnement des présences.

Une quatrième raison enfin m'a été fournie par la réflexion centrale de *Temps et récit*⁴, concernant l'exclusion réciproque des deux perspectives principales sur le concept de temps : celle, d'une part, qui est basée sur la cosmologie et impose l'idée

² Paul Ricœur, *Temps et récit*, Tome III, « Le temps raconté », Paris : Seuil, 1985, p. 52.

³ A. J. Greimas et T. Keane, « Pour ferrer la cigale », in P. Fröhlicher, G. Güntert, F. Thürlemann, eds., *Espaces du texte. Recueil d'hommages à Jacques Geninasca*, Neuchâtel : La Baconnière, 1990, p. 61.

⁴ Paul Ricœur, *op. cit.*

d'un temps objectif, et celle, d'autre part, qui se fonde sur la phénoménologie de l'expérience intime, effectivement vécue. Ces deux perspectives, incapables de rendre compte l'une de l'autre dans les termes qui leur sont propres, révèlent une aporie dont la refiguration narrative, dans le récit historique comme dans le récit de fiction, offrirait, selon P. Ricœur, une possibilité – sinon la possibilité – d'intégration et de résolution. Or cette aporie est particulièrement sensible dans la double signification du mot « maintenant ». Le même auteur écrit ainsi, dans une étude intitulée « Mimesis, référence et refiguration dans *Temps et récit* » (publiée en 1990, dans la revue *Etudes phénoménologiques*, n° 11) : « D'un côté, « maintenant » désigne n'importe quelle interruption dans la continuité du temps cosmologique et, à ce titre, peut être représenté comme un point sans extension. D'un autre côté « maintenant » signifie le présent vécu, riche du passé récent et du futur imminent. Il n'existe aucun lien logique nécessaire entre ces deux interprétations de « maintenant ». » (p. 35). Le lien entre instant ponctuel et présent vécu est précisément donné, selon l'hypothèse cardinale de P. Ricœur, par le récit. Celui-ci, je le rappelle, sans pour autant résoudre l'aporie, lui procure « une réponse créative », réussit à la « rendre productive » (*ibid.*, p. 35), comme une « contrepartie » à l'aporétique de la temporalité faisant à la fois du récit « le gardien du temps » et du temps « le vis-à-vis de toute narration ».

Ces réflexions sur « maintenant » commençaient à me faire perdre ma naïveté. Mais l'objet que je me fixais, en deçà de toute spéculation philosophique, était aussi d'examiner « maintenant » dans quelques unes de ses réalisations littéraires, dont on pouvait attendre qu'elles révèlent – au moins en partie – quelques unes des énigmes sémantiques que recouvre le lexème.

Cet ensemble de raisons indique le canevas de cette étude. Tout d'abord, par références indirectes et inévitablement cavalières, je ferai passer « maintenant » au filtre de quelques architectures philosophiques de la temporalité afin de dégager ce qui se joue dans la polysémie du terme. Ensuite je proposerai une approche spécifiquement sémiotique de « maintenant », en prenant appui sur les propositions de Jean-François Bordron récemment développées dans *La signification et le monde sensible*⁵, pour appréhender l'iconicité, ou plutôt les réseaux d'iconicité, en jeu dans « maintenant ». Ces propositions, fondées sur le caractère central de la notion d'icône, permettent d'articuler comme fait de langage l'expérience temporelle et son appartenance au monde naturel, et plus précisément comme donnée du plan de l'expression de ce langage. Enfin, dans un troisième temps, je m'attacherai à analyser quelques exemples littéraires où se dénouent les réseaux iconiques de « maintenant » : la prosopopée du « maintenant » dans « L'Horloge » de Baudelaire et, particulièrement, *La Jalousie* d'A. Robbe-Grillet, littéralement scandée par la

⁵ J.-F. Bordron, *La signification et le monde sensible*, « Document de synthèse » pour l'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR), décembre 2002 (non publié).

succession, la superposition et l'entrelacement des « maintenant », avant de finir par Montaigne, et son utopie du « maintenant » pur : « Quand je danse, je danse. »

I. « Maintenant », à la croisée des théories du temps

Lorsqu'on interroge ce lexème, on s'aperçoit aisément qu'il se trouve au point crucial de quelques unes des grandes modélisations philosophiques du temps. Point de croisement pétri d'aspectualité, comme on va le voir, qui conduit entre autres à la relégation des catégories linéarisées, « passé > présent > futur », où l'image de la ligne orientée est précisément rompue par ce qui se joue dans le « maintenant ».

Les deux cents premières pages du troisième tome de *Temps et récit*, sous le titre de « 1^{ère} section. L'aporétique de la temporalité », sont consacrées à une large confrontation des paradigmes philosophiques de Saint Augustin et Aristote, de Husserl et Kant, de Heidegger enfin, dans une surprenante rétrospection où l'antériorité historique se présente souvent comme une réponse aux apories de la postériorité... Or, sans forcer la lecture de ces pages synthétiques et difficiles, mais en déplaçant cependant la thèse qui les oriente, on peut considérer que les questions que soulève « maintenant » se trouvent, de fait, au cœur de la confrontation.

Quoique fondu dans le présent de la présentification, « maintenant » est ainsi au centre de l'opposition entre la pensée psychologique et subjective du temps chez Saint Augustin, et la conception aristotélicienne de l'instant-mouvement, l'instant qui « est quelque chose du mouvement » (TR III, p. 22), plus précisément qui est « le nombre du mouvement », instant objectif de la physique, marqueur à la fois de rupture et de lien temporel, indépendamment de toute présence subjective et extérieur, par conséquent, à tout « maintenant ».

Chez Saint Augustin au contraire, la saisie du temps est rapportée au seul présent qui se déploie en une triple présent : *présent du passé* – la mémoire –, *présent du présent* – l'attention – et *présent du futur* – l'attente. Effet d'une « distension de l'esprit » qui commande ce que Ricœur appelle « concordance discordante et discordance concordante », le temps n'est mesurable que dans le souvenir et dans l'attente à partir du présent : ce sont, d'un côté, les impressions persistantes gravées comme des *empreintes* dans notre esprit (*Confessions*, p. 268) et dont nous ne percevons l'image que dans le présent ; ce sont, de l'autre, les *signes* anticipateurs de l'avenir qui sont eux-mêmes inscrits dans l'état présent et dont l'image s'y trouve également perceptible. Lieu de croisement des empreintes et des signes, le « maintenant » a donc toute la charge du temps, et celui-ci est entièrement articulé – et rendu mesurable – à partir de son foyer déictique. Le présent augustiniien est acte de présence, il désigne tout instant (présent, passé ou futur) rapporté par le locuteur au « maintenant » de son énonciation qui est par conséquent fondateur du temps.

Benveniste n'est pas loin. C'est ce « maintenant » qui transforme l'instant d'avant et l'instant d'après en passé et en futur.

Mais « maintenant » est également au centre de la problématique husserlienne de la « conscience intime du temps ». De quoi « maintenant » est-il fait ? Quels sont ses constituants ? En partant ainsi, à travers ces questions, du lexème-objet de notre enquête, j'ai bien conscience de gauchir la démarche phénoménologique qui consiste à remonter aussi loin que possible dans les déterminations ultimes de l'expérience temporelle, à serrer au plus près sa dimension hylétique, c'est-à-dire sa matière même, son impression brute, indépendamment des verbalisations qui l'habillent en la masquant. Cette démarche, comme on sait, procède par la mise « hors-circuit », par suspension du connu, par réduction ou *epochè*, en remontant même du « perçu » – qui est en lui-même affecté d'un sens d'objet – au « senti » – qui est posé comme antérieur au sens perçu. Et si cette zone de l'anté-précatif est néanmoins saisie verbalement, à l'aide de concepts décantés des imprégnations métaphoriques de l'usage qui, à l'analyse, résistent toujours plus ou moins, il reste que la démarche apporte un éclairage particulièrement vif à ce qui se passe dans l'événement énonciatif de « maintenant ».

Dans cette perspective donc, « maintenant » n'est compris ni à partir de l'intentionnalité objectivante, que détermine la conscience d'objet dans la perception, ni comme instant ponctuel, isolé de tout environnement. Il est appréhendé comme un foyer où se croisent les rétensions et les protensions selon ce que Husserl appelle une « intentionnalité longitudinale », une saisie de la durée en elle-même. Il s'intéresse plus spécifiquement aux phénomènes de rétension. Ce terme désigne la persistance des moments qui viennent juste de s'écouler dans la conscience du moment actuel. Tous les « maintenant » sont irrigués par cette persistance rétensive qui se combine avec leur ponctualité même pour les rendre signifiants ou simplement appréhendables. De la même manière, ils sont irrigués par l'attente protensive de l'imminence. Rétension et protension sont bien entendu rigoureusement distingués de « passé » et de « futur ». Il s'agit bien du mixte de non-présence qui institue la présence du présent dans l'expérience infinitésimale du temps vécu. Husserl écrit : « La présence du présent perçu ne peut apparaître comme telle que dans la mesure où elle se *compose continûment* avec une non-présence et une non-perception, à savoir le souvenir et l'attente primaires (rétension et protension) ». Les traces manifestes de cette rétension et de cette protension peuvent être observées dans un emploi particulier de « maintenant », ce maintenant argumentatif plus que temporel, qu'on peut qualifier de concessif, au sens, selon les dictionnaires, de « cela dit », « certes, mais » comme dans cette expression, par exemple : « vous pouvez penser ceci ou cela, maintenant, c'est un ordre ! » Rétension : le maintenant condense et récapitule l'ensemble des arguments contraires, que l'énonciateur concède ; protension : il installe la reprise de position de cet énonciateur et projette l'imminence de la situation nouvelle actualisée.

Par delà l'analyse du phénomène de saisie temporelle, ce sont surtout les *traits de la rétension* qui éclairent la nature complexe et singulièrement élastique de « maintenant ». Pourquoi « maintenant » peut-il être extensif aussi bien que ponctuel ? Comment ce qui borne le temps rapporté au sujet de l'énonciation peut-il n'être pas borné ? L'analyse sémiotique retiendra trois traits, des traits aspectuels, qui se conjuguent dans la rétension : la rétension est itérative, la rétension est simultanément inchoative et terminative, la rétension assure la « prise » en durée du présent ponctuel.

La rétention est itérative. Chaque rétension est elle-même rétension de rétensions, chacune modifie la précédente et est la modification des modifications de la précédente. Dans le recouvrement et le remaniement continu des rétensions se produit ainsi une suite de dégradés, de tassements, d'altérations, d'effets d'estompe et d'atténuation qui définissent l'éloignement temporel. P. Ricoeur note, en incidente, à propos de cette itération des rétensions, qu'elle « contient en germe l'appréhension de la durée comme forme » (*TR III*, p. 59, note). Je reviendrai dans un instant sur ce problème de « germe de forme ».

Mais, deuxième trait, *la rétension est du même coup, et simultanément, inchoative et terminative.* Chaque « maintenant » peut être saisi comme le point-source d'une continuité rétensionnelle – même un « maintenant » faisant irruption dans le déroulement continu d'un événement. Et par ailleurs, chaque « maintenant » installe abstraitement le seuil d'un point-limite, terminal, qui introduit une coupure et une division dans le continuum temporel.

La rétention enfin assure la « prise » du présent ponctuel, « prise » au sens où l'on dit qu'un ciment « prend », en l'inscrivant dans la durée qui fait corps avec lui. Elle fait tenir ensemble la suite continue des instants *et* le présent auquel elle s'accroche en s'estompant. Elle permet d'identifier le présent à un instant. C'est ce qu'illustre cette variété du « maintenant » qu'exprime l'adverbe « encore » : le « tout juste passé » adhère fortement à la saisie du présent, en réactualisant *le même* en lieu et place de *l'altérité* attendue, et a pour effet de sensibiliser ainsi la ponctualité de l'instant présent (en dysphorie ou en euphorie).

De cette manière, pour rendre compte du « maintenant », on pourrait plus largement parler d'une *narrativité aspectuelle* où les rétensions et les protensions formeraient les structures-cadres des programmes qui s'y déroulent. Cette hypothèse me paraît pouvoir être confirmée par un passage de *La Jalousie* qui met en scène l'épreuve de la temporalité du « maintenant ». Le narrateur-observateur-auditeur du récit perçoit le déroulement sonore d'une voix qui chante (cf. Document en annexe) :

« Maintenant, c'est la voix du second chauffeur qui arrive jusqu'à cette partie centrale de la terrasse, venant du côté des hangars ; elle chante un air indigène, aux paroles incompréhensibles, ou même sans paroles. » (p. 99).

Au regard de la saisie du temps présent que je viens d'évoquer, l'échec de l'identification du sens perçu est décisive (« paroles incompréhensibles »). Elle situe l'observateur en amont de la reconnaissance perceptive d'objet, dans le sentir temporel à travers l'audition. Cent pages plus loin dans le roman, le même « maintenant » revient, où l'observateur-narrateur ne retient plus que cette absence d'identification des objets-valeurs en jeu dans la perception :

« La voix du chauffeur s'est déplacée. Elle arrive maintenant par le seul côté est ; elle provient vraisemblablement des hangars à droite de la grande cour.

« Le poème ressemble si peu, par moment, à ce qu'il est convenu d'appeler une chanson, une complainte, un refrain, que l'auditeur occidental est en droit de se demander s'il ne s'agit pas de tout autre chose. Les sons, en dépit d'évidentes reprises, ne semblent liés par aucune loi musicale. Il n'y a pas d'air, en somme, pas de mélodie, pas de rythme. On dirait que l'homme se contente d'émettre des lambeaux sans suite pour accompagner son travail. » (p. 194-195).

Les « lambeaux sans suite » sont l'ultime désignation de l'expérience sensible du temps. Cette négativité de l'objet perçu conduit l'auditeur à remonter dans le sentir temporel, à la rencontre des présences et des absences rétensionnelles et protensionnelles qui narrativisent l'écoute. Ce récit repose sur la déception de la mémoire et de l'attente primaires, c'est-à-dire sur la rupture des composantes aspectuelles de la rétension et de la protension. On lit ainsi, à la suite du premier extrait cité, p. 100 :

« A cause du caractère particulier de ce genre de mélodie, il est difficile de déterminer si le chant s'est interrompu pour une raison fortuite – en relation, par exemple, avec le travail manuel que doit exécuter en même le chanteur – ou bien si l'air trouvait là sa fin naturelle.

« De même, lorsqu'il recommence, c'est aussi subit, aussi abrupt, sur des notes qui ne paraissent guère constituer un début, ni une reprise.

« A d'autres endroits, en revanche, quelque chose semble en train de se terminer ; tout l'indique : une retombée progressive, le calme retrouvé, le sentiment que plus rien ne reste à dire ; mais après la note qui devait être la dernière en vient une suivante, sans la moindre solution de continuité, avec la même aisance, puis une autre et d'autres à la suite, et l'auditeur se croit transporté en plein cœur du poème... quand là, tout s'arrête, sans avoir prévu. » (p. 100-101).

L'analyse détaillée de ce passage montrerait que l'expérience du temps (de la mélodie) est déceptive en raison des contraintes particulières imposées aux attentes rétensionnelles et aux perspectives protensionnelles, qui isolent l'instant de chacune des notes et transforment ainsi le « maintenant » attendu en une mosaïque d'éclats temporels.

La théorie de la rétension/protension éclaire donc ici *a contrario* la structure du « maintenant ». Pourtant, un problème, parmi d'autres, reste en suspens : celui des *variables d'intensité* qui commandent les rapports internes à cette tripartition des valeurs en jeu dans le « maintenant » : rétension, protension, actualité. Il faudrait en effet pouvoir prendre en compte, pour chacune d'elles, la variation de leur élan, de leur accentuation ou de leur atonie dans le mouvement de leur co-présence au sein du « maintenant ».

Le problème est rendu plus difficile par la distinction radicale qui est faite dans cette théorie entre la rétension – le « tout juste passé » qui définit le souvenir primaire au cœur du présent – et le ressouvenir – ou « présent *du* passé » qui définit le souvenir secondaire. La confrontation entre ces deux modes de présence temporels conduit l'analyse à creuser l'écart de ce qui les distingue : le premier est l'instrument de présentation et de présentification, le second est l'instrument de la re-présentation ; le premier unit la rétension à l'impression dans « l'acte-du-maintenant », le second délie au contraire le passé du présent dans l'ordre du « comme si » ; le premier est caractérisé par le dégradé continu qui l'unit au présent, le second se caractérise par une différence discontinue. Le ressouvenir se construit dès lors comme une zone autonome, dotée de ses propres rétensions et protensions. Alors que la rétension originelle est pleinement embrayée dans le maintenant et à même hauteur que lui, le ressouvenir est issu d'un débrayage qui ouvre sa re-présentation au libre jeu de la sélection et de la réflexion, de l'adaptation et de l'aménagement. Le problème qui se pose alors est celui de la frontière entre les phénomènes mémoriels, non pas tant du point de vue de leur distinction phénoménologique que de celui de leurs modes de présence relatifs, de leur co-présence éventuellement conflictuelle dans le « maintenant ».

Avant de tenter une réponse à cette question sous les auspices de l'iconicité, je voudrais dire quelques mots sur ce que suggère la conception heideggérienne du temps, quant au statut du « maintenant », et particulièrement sur la déconsidération dont il est l'objet chez Heidegger comme notion-pivot de l'approche « vulgaire », ou commune, du temps.

Sous le point de vue que j'adopte ici, cette conception fait d'une certaine manière pendant à celle de Husserl, dont on a vu qu'elle était centrée pour l'essentiel sur la rétension. Ici, c'est la protension qui occupe le devant de la scène temporelle. Celle-ci repose en effet sur la structure fondamentale du *souci*, d'où se dégage le temps, non pas comme une donnée immédiate, mais comme la résultante de « l'être-en-avant-de-soi ». En simplifiant beaucoup les choses, on pourrait dire que tout ici repose sur la modalité : à la base le « mode d'être » de l'être-là « jeté au monde » qui s'éprouve dans son incomplétude, et qui se projette en quête de « l'être intégral », selon la modalité actualisante du pouvoir-être. Cette unité projetée est donc fondée sur le *souci*, conçu comme avance sur soi-même, par le mécanisme de la « résolution anticipante ».

Dans cette perspective, la temporalisation est fondée sur « l'à-venir », sur l'advenue de soi par le souci. Mais cet à-venir, ou ce devenir, forme première du temps, implique la prise en compte du passé (« l'avoir-été ») qui est contenu en lui. Et le présent, troisième terme temporel, est là comme présentation de ce qui résulte de cette conjonction de l'à-venir et de l'ayant-été. Ce statut du présent affaiblit sa prétention à constituer le mode temporel premier. Comme tel, il n'est que le présent de la préoccupation, forme altérée du souci, vouée à la maîtrise des choses maniables de l'immédiateté et incarnant la conception commune, courante ou « vulgaire » du temps, comme une succession de « maintenant ». Au total, la temporalité se présente comme *l'unité articulée de l'à-venir, de l'avoir-été et du présent* : c'est ainsi que se possibilise, ou se potentialise, l'unité de l'existence. Ce résumé rapide éclaire suffisamment la double conception du « maintenant » induite par cette approche.

D'un côté, elle conduit à privilégier la structure syntaxique du « maintenant que... » sur l'adverbe isolé comme « maintenant absolu ». Le « maintenant que... », en effet, actualise le parcours d'ensemble qui construit le « rendre présent » à travers la visée de tout ce qu'il attend et de tout ce qu'il retient. Il rend sensible les diverses possibilités d'*étirement* des laps de temps compris dans le « maintenant », et permet de mieux comprendre la variété des étendues temporelles qui font « accorder du temps », « employer le temps » ou « passer le temps », définissant ainsi les possibilités d'extension du présent. Car lorsqu'on dit que « le temps fuit » ou qu'on « perd son temps », ce n'est pas le temps lui-même qui est en jeu mais notre souci – ou, dans sa version affaiblie, notre préoccupation. Ainsi, la « tenue » du temps dans le « maintenant », est celle qui implique, en les embrassant, le futur de l'avenir, le passé de l'ayant-été et le présent de la présentation.

La seconde conception du « maintenant » est précisément celle du « maintenant ponctuel », du « maintenant quelconque » et anonyme de la saisie courante du temps, celle qui oublie le travail d'interprétation où se compose précisément la signification du « maintenant » dit authentique ou originaire. C'est par nivellement de ces composantes constitutives que le présent est analysé comme une suite ininterrompue de « maintenant », ou d'instantanés quelconques. En arrêtant ici ce survol de la conception heideggerienne du temps, je voudrais surtout souligner ce qu'elle apporte au caractère com-préhensif du « maintenant ». En particulier cette projection inchoative vers le futur qui se combine avec l'effet de seuil du révolu. De cette manière, « maintenant » peut à la fois être compris comme l'arrêt et comme l'arrêt de l'arrêt.

Au terme de ces approches, on voit comment l'analyse de « maintenant » nous situe à la croisée des théories du temps, ou du moins de certaines d'entre elles. Il faudrait bien entendu prolonger et affiner l'enquête, mais celle-ci au moins m'est apparue indispensable. Il faudrait surtout pouvoir articuler ces modes de saisie phénoménologiques du lexème avec cet autre grand « maintenant » qui l'oppose

d'un côté à « l'autrefois » dans une approche cette fois historique des périodes de temps, et qui l'oppose plus largement encore, d'un autre côté, à la pluralité temporelle extérieure à l'expérience, que P. Ricoeur appelle le « temps cosmique ». C'est là que se situe, selon lui, le rôle du récit, médiation des apories que font surgir les différents modes de saisie de la temporalité. Mais venons-en, maintenant, à l'approche sémiotique.

II. Saisie sémiotique du « maintenant »

Il me semble qu'on peut en effet serrer de plus près la question du « maintenant », si on la rapporte à une saisie sémiotique, c'est-à-dire comme fait de langage. Je ferai ici référence, comme annoncé, aux propositions de Jean-François Bordron développées dans la synthèse qu'il a présentée pour la soutenance de son HDR en décembre 2002 sous le titre *La signification et le monde sensible*. Il s'agit là d'un projet théorique de grande ampleur, difficile à évoquer en quelques lignes. Mais, on peut dire que le concept qui est posé au centre de tout l'édifice est celui d'*iconicité*, compris, non pas dans son sens greimassien de figurativisation illusionnante produisant les impressions référentielles, mais plus radicalement comme noyau de ce qui est retenu de la réalité dans la perception et justifie qu'on les considère toutes deux, réalité et perception, à bon droit comme un langage. Le développement central à mes yeux est celui qui concerne « le statut sémiotique du monde naturel ». Il est central parce qu'il conditionne l'intégration des effets signifiants des langages et des discours avec ceux des différentes voies perceptives, dans l'unicité du sens. La démonstration conduit à discuter le statut du concept husserlien de *vécu noétique* (vécu intentionnel où s'imbriquent la conscience et le monde en dégageant un « sens » multiple et stratifié) et à analyser le noème perceptif comme le plan de l'expression de l'objet, constitué précisément par des icônes de cet objet et institué comme tel par le mouvement des esquisses, saisies iconiques partielles du dit objet.

Dans cette perspective, l'objet-temps est lui aussi appréhendé comme une composition de formants iconiques. C'est ce que dit très précisément J. F. Bordron, lorsqu'il écrit : « Il ne peut y avoir de présent d'énonciation, au sens d'un maintenant co-extensif à un acte de parole, que dans la seule mesure où le temps lui-même est conçu comme un icône. » (p. 254).

Or, plus généralement, le statut de *l'icône* est défini dans la triade peircienne revisitée, et sémantiquement transformée, comme *médiation entre l'indice*, moment premier et non encore qualifié de ce qui est donné dans la perception, *et le symbole*, où l'élaboration iconique est soumise à des règles constituantes permettant la reconnaissance de l'unité phénoménale de l'objet. Entre les deux, l'icône est le moment de la mise en forme. La remarque de P. Ricoeur sur le caractère itératif des

rétensions qui contenait « en germe » l'appréhension de la durée « comme forme » (cf. supra) trouve ici un début d'explicitation. Car on voit clairement comment la triplification de ce modèle (indice, icône, symbole) s'investit dans la saisie du « maintenant ». J.-F. Bordron écrit : « Le présent n'est ni le temps simplement éprouvé (indiciel), ni le temps soumis à des règles de repérage ou de mesure (symbolique), mais le temps mis en forme dans une image (icône). » (p. 254).

Cette approche conduit à un dépassement des apories soulevées par Ricœur, ou du moins indique une direction pour leur dépassement, dès lors qu'on prend acte du lien fondamental ainsi reconstitué entre le monde naturel et les langages, tous deux unis par leur statut sémiotique commun. On peut ainsi considérer que la synthèse du « maintenant » est de nature iconique, en intégrant dans la simultanéité les « moments » formels – indiciel, symbolique, iconique – que l'analyse distingue. Ainsi, les rétensions et les protensions sont de l'ordre de l'indicialité, ce qui expliquerait leur malléabilité, leur dégradabilité, leur modularité variable ; d'un autre côté, la mesure du temps, la localité temporelle, l'historialité et la databilité sont de l'ordre du symbole et soumis à la constance convenue de ses règles ; enfin, indice et symbole se croisent dans la présentation du « maintenant » comme icône, dans l'image même du présent.

Et j'ajouterai ceci, concernant le statut des éléments de cette tripartition dans l'*occupation* du « maintenant ». Si on accepte la détermination du statut sémiotique des modes d'occupation par les trois catégories : indice, icône, symbole, alors leurs variations dans le « maintenant » peuvent être analysées et régies à partir des *modes d'existence* variables de leur co-occurrence, cette co-occurrence qui les rend en quelque sorte concurrents quant à la maîtrise du territoire temporel des différents « maintenant » possibles. Au delà des seuls paramètres aspectuels déjà évoqués, « maintenant » serait ainsi l'objet d'une narrativisation continue, polémico-contractuelle, des modes d'existence et de leur assomption énonciative. C'est ainsi que la rétension-indice, appelée normalement à se virtualiser, peut se faire insistante, se trouver en position dominante et s'actualiser dans le « maintenant » du regret ou de la nostalgie. De même, la protension, définie comme purement indicielle, peut se réaliser en icône par l'actualisation d'une imminence dans le trac... ou dans la fièvre de l'ambition. Corrélativement, dans les deux cas, l'icône du présent se virtualise, entraînant avec lui tout l'appareil symbolique de la mesure, du jour, de l'heure, et de tous les devoirs et préoccupations qui y sont afférants. Bref, la compétition acharnée des différentes figures du temps dans le « maintenant », rapportées à leur iconicité fondamentale, peut être ainsi appréhendée dans le cadre tensif des modes d'existence et de l'assomption énonciative de l'instant.

III. « Maintenant » et littérature

Cette proposition me conduit enfin, dernière étape de ce parcours, à envisager le statut de quelques « maintenant » en acte dans la littérature. Le modèle esquissé nous servira de guide. Mais les textes toutefois, dépassant le cadre trop général du dispositif, nous conduiront aussi à introduire d'autres hypothèses. Je voudrais m'arrêter tout d'abord sur le « Maintenant » de Baudelaire, dans le poème « L'Horloge », 85^e et dernier du recueil « Spleen et idéal » des *Fleurs du mal*. Voici la troisième strophe (le poème en comprend six).

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : *Souviens-toi !* – Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

Ce « maintenant » là s'oppose en tous points à la discontinuité temporelle qu'il indique entre autres chez Hugo, dans *Les Contemplations*. Par exemple :

« Jadis je vous disais : – Vivez, régnez Madame ! (v. 1)
« Maintenant vous voilà pâle, grave, muette, (v. 13) »
(Livre I, X, « A Madame D. G. de G. »)

Dans « L'Horloge » au contraire, « maintenant » est un absolu temporel qui condense, pour reprendre la formulation de Saint Augustin, le présent du présent, le présent du passé et le présent du futur. Mais ce qui m'intéresse surtout ici c'est que ce « Maintenant » est sujet du discours, personnifié par une majuscule à l'initiale. Il est l'instance énonciative d'une prosopopée, en relation d'équivalence formelle avec la prosopopée de la Seconde : « la Seconde / Chuchote ». Le discours de cette dernière est celui de la quantification et de la mesure. Il inscrit l'ordre du symbole, au sens de Jean-François Bordron. Alors que le discours de « Maintenant » est celui de la qualification rétensive où le ressouvenir, fusionnant avec l'immédiateté de la rétention, en constitue la forme du contenu, l'icône. Cette iconicité est figurée par la métaphore de l'insecte et sa narrativisation prédatrice : le « maintenant-autrefois » a dévoré la vie.

Or, je crois qu'on peut légitimement élargir cette conclusion et se demander si la nature iconique du « maintenant » n'est pas, plus généralement, de l'ordre de la prosopopée. Il impose sa présence à toute position de locuteur au point d'occuper littéralement cette position. Instance énonciative virtuelle dans les « maintenant » de tous les jours, voici qu'il s'actualise et se trouve sensibilisé par la prosopopée, latente par ailleurs. Car on peut considérer qu'il ne constitue pas un moment extérieur au sujet énonçant, comme élément de la fameuse triade « ego, hic et nunc » et à même hauteur que les deux autres, mais qu'il est le paramètre inhérent de l'acte d'énonciation, dominant les deux autres dans l'irruption de cet acte et institué comme cet acte même. Il exerce ainsi, au moyen de tous les constituants qui l'innervent comme forme signifiante – indices, icônes, symboles réunis –, sa pression

sur le dire. Il faudrait pouvoir ainsi remonter à la forme énonciative absolue du « Maintenant dit ».

C'est dans une telle perspective en tout cas, qu'on peut envisager les statuts divers des « maintenant » dans *La Jalousie* de Alain Robbe-Grillet. Ses occurrences sont innombrables ; et, singularité de ce texte, « maintenant » constitue la seule et unique marque déictique de l'énonciation dans un roman d'où toute autre marque de présence énonciative est scrupuleusement éliminée. Il occupe à lui seul la place du « je » absent ; c'est « maintenant » qui installe une source de parole, c'est lui qui dit, il est le sujet d'une prosopopée. A partir de cette source érigée en condition nécessaire, le lecteur induit la présence d'un narrateur impliqué dans le récit, il reconstitue son statut et sa thématization comme acteur. Cet acteur est d'abord thématized comme observateur, point focal (il y a, ici et là, un « œil ») induit par les énoncés et les séquences d'observation qui forment la trame d'une enquête purement descriptive. Le lecteur identifie ensuite peu à peu, au fil de sa lecture, une seconde thématization de cet acteur comme « mari ». Sa place, toujours vacante dans la manifestation discursive est figurativement indiquée par la disposition des trois fauteuils sur la terrasse ou des trois chaises devant les trois couverts disposés sur la table, dont deux seulement semblent occupés, par la femme A... et par l'ami, Franck.

L'ombre de cette présence est donc imposée par le jeu des « maintenant ». Or, dans leur succession même au fil du récit, ils changent de signification et de statut. Une première série de « maintenant » commande la chronologie descriptive au début du récit, comme autant d'instantanés rapportés à la successivité temporelle d'une soirée qui se déroule. On constate alors une distinction nette entre deux types de « maintenant » : le premier est référé à l'observateur et à ses actes descriptifs (« Maintenant, l'ombre du pilier (...) s'allonge » - p. 15, 32, etc. ; ou « l'ombre du pilier fait maintenant un angle de quarante cinq degrés avec l'ombre ajourée de la balustrade » - p. 188 ; ou encore, « L'œil, qui s'accoutume au noir, distingue maintenant (...) » - p. 29). Le second type de « maintenant » est référé aux deux seuls acteurs en scène, A... et Franck, et à la sélection distinctive de telle ou telle de leurs actions dans le déroulement du temps (« Elle se tourne maintenant vers la lumière (...) pour continuer sa lecture » - p. 14 ; ou « tous les deux parlent maintenant » - p. 26). L'apparition de ces deux types de « maintenant », outre qu'ils érigent une frontière étanche entre les deux univers de l'observateur et des acteurs, constituent des icônes de la ponctualité, impliquant – en sens unique – une rétention qui permet au lecteur d'induire des laps de temps écoulés dans les intervalles qu'il ponctuent.

Mais ce principe d'ordre ne se maintient pas. Et les « maintenant » qui se manifestent ensuite, ici et là, modulent le tempo du récit, tantôt ralenti, tantôt accéléré. Ils signalent le retour itératif des scènes et des micro-événements (l'écrasement d'un mille-pattes sur le mur de la salle à manger, le chant du chauffeur, l'écriture d'une lettre, le voyage d'A... à la ville avec Franck et son retour différé d'une

nuite), mais ces « maintenant » ne jouent plus leur rôle de chronologisation ordonnatrice. Ils ont au contraire une fonction qu'on pourrait dire dispersive. Certains de ces « maintenant » sont clairement emblématiques de ce nouvel état de choses. Par exemple celui-ci, flottant, qui est énoncé par le boy appelé à servir l'apéritif sur la terrasse : « A une question peu précise [du mari-observateur induit bien sûr] concernant le moment où il a reçu cet ordre, il répond : « Maintenant », ce qui ne fournit aucune indication satisfaisante. » (p. 50). Ou encore ceux-ci, contradictoires dans leur collision textuelle :

« Maintenant, la scène est tout à fait noire. Bien que la vue ait eu le temps de s'habituer, aucun objet ne surnage, même parmi les plus proches.

« Mais maintenant, il y a de nouveau des balustres vers le coin de la maison, des demi-balustres plus exactement, et une barre d'appui les surmonte ; et le carrelage émerge à leur pied peu à peu. » (p. 139)

Le récit éclaire plus loin cette apparente contradiction et en impose la violence : « Une lueur vive jaillit de derrière », le retour de quelqu'un à la fois soupçonné et attendu ? On pourrait ainsi analyser les nombreux maintenant qui interviennent sans qu'aucune position logique dans la structure temporelle puisse leur être assignée. Ils semblent avoir pour seule fonction de conjurer le désordre des événements qui s'entremêlent dans leur répétition et dont ils scandent les bribes. Enfin voici le « maintenant » révélateur, et d'une certaine façon libérateur : « Maintenant la maison est vide » (p. 122), repris et temporellement déplacé p. 123 : « En attendant, la maison est vide » et élucidé p. 143 : « Toute la maison est vide. Elle est vide depuis le matin. » Ici, pour la première fois, surgit un « maintenant » qui projette l'indice d'une protension, celle d'une attente, sur la base rétensive d'une absence (celle de A...).

On voit où je veux en venir. « Maintenant », ordonnateur objectivant des suites descriptives et événementielles, a changé de statut. Il n'est plus le marqueur d'une linéarité temporelle mais celui d'une circularité qu'on pourrait dire panique. C'est ce qu'atteste du reste l'étonnante table des matières dans un livre qui ne comporte ni chapitres, ni sauts de page, faite de manières d'incipit :

« Maintenant l'ombre du pilier	9
Maintenant l'ombre du pilier sud-ouest	32
Le long de la chevelure défaite	64
Tout au fond de la vallée	79
Maintenant, c'est la voix du second chauffeur ..	99
Maintenant la maison est vide	122
Toute la maison est vide	143
Entre la peinture grise qui subsiste	182
Maintenant l'ombre du pilier	210 »

Accumulation des maintenant (5 incipit sur les 9) et boucle du premier et du dernier, identiques : « Maintenant l'ombre du pilier ». Le « Maintenant la maison est vide » est très particulier du fait même de sa contextualisation et de ses suites : il est le marqueur de l'attente et de la nostalgie. Il éclaire de cette manière la nouvelle fonction déictique de l'adverbe, qui se révèle ici avec force et évidence mais qui conduit aussi à remonter le fil de tous les « maintenant » jusqu'au premier en les contaminant de sa signification. Le « maintenant » est en réalité, loin de tout ancrage temporel, le repère obstiné d'une énonciation passionnelle, le connecteur du soupçon qui justifie toute la minutie descriptive d'une enquête, l'icône enfin de la jalousie elle-même. L'itération des scènes où surgit le simulacre passionnel prend alors tout son sens : celle, notamment, de l'écrasement du mille-pattes sur le mur par Franck revient, si mon compte est exact, à sept reprises. Pour les six premières, le mur est celui de la salle à manger et la main de A... se crispe, au moment de l'écrasement, sur la nappe blanche de la table. Pour la septième, le mur est celui de chambre et Franck « revient vers le lit » après avoir écrasé la bête. A ce moment, « La main aux phalanges effilées s'est crispée sur le drap blanc » (p. 166)...

Pour l'analyse du mécanisme passionnel ainsi présupposé par une textualisation qui ne le manifeste jamais mais en dépose les empreintes, je renvoie aux passages qui sont consacrés à *La Jalousie*, dans *Sémiotique des passions*. J'en retiendrai cette remarque sur l'esthétique du Nouveau Roman, dont « la technique propre se trouve resémantisée, remotivée à l'intérieur de la configuration de la jalousie. »⁶ Elle l'est tout particulièrement, comme j'ai cherché à le montrer, par le jeu des valeurs à la fois déictiques et indicielles qui affectent, tout au long du roman, les icônes du « maintenant ».

Je voudrais conclure en relisant ce célèbre passage du dernier chapitre du Livre III des *Essais*, qui peut donner l'illusion d'un maintenant utopique, débarrassé de toutes ses scories rétensives et protensives injectées de perturbations passionnelles, et voué à l'unité pure du présent : « Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors. » Mais si on lit attentivement la phrase qui suit, on s'aperçoit immédiatement que les choses ne sont ni si simples ni si pures : « Voire, et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères quelque partie du temps, quelque autre partie je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi. » La maîtrise des instances iconiques et énonciatives de « maintenant », vouées à leur revendication pour occuper son espace dans le conflit de leurs modes d'existence, est bien l'objet d'un travail interprétatif assidu, même chez Montaigne.

⁶ A. J. Greimas, J. Fontanille, *Sémiotique des passions*, Paris : Seuil, 1993, p. 276.

Maintenant

Extraits de textes

« Maintenant, c'est la voix du second chauffeur qui arrive jusqu'à cette partie centrale de la terrasse, venant du côté des hangars ; elle chante un air indigène, aux paroles incompréhensibles, ou même sans paroles. (...) »

« A cause du caractère particulier de ce genre de mélodie, il est difficile de déterminer si le chant s'est interrompu pour une raison fortuite – en relation, par exemple, avec le travail manuel que doit exécuter en même temps le chanteur – ou bien si l'air trouvait là sa fin naturelle. »

« De même, lorsqu'il recommence, c'est aussi subit, aussi abrupt, sur des notes qui ne paraissent guère constituer un début, ni une reprise. »

« A d'autres endroits, en revanche, quelque chose semble en train de se terminer ; tout l'indique : une retombée progressive, le calme retrouvé, le sentiment que plus rien ne reste à dire ; mais après la note qui devait être la dernière en vient une suivante, sans la moindre solution de continuité, avec la même aisance, puis une autre et d'autres à la suite, et l'auditeur se croit transporté en plein cœur du poème... quand là, tout s'arrête, sans avoir prévenu. » (A. Robbe-Grillet, *La Jalousie*, Paris : Minuit, p. 99-101).

« La voix du chauffeur s'est déplacée. Elle arrive maintenant par le seul côté est ; elle provient vraisemblablement des hangars, à droite de la grande cour. »

« Le poème ressemble si peu, par moment, à ce qu'il est convenu d'appeler une chanson, une complainte, un refrain, que l'auditeur occidental est en droit de se demander s'il ne s'agit pas de tout autre chose. Les sons, en dépit d'évidentes reprises, ne semblent liés par aucune loi musicale. Il n'y a pas d'air, en somme, pas de mélodie, pas de rythme. On dirait que l'homme se contente d'émettre des lambeaux sans suite pour accompagner son travail. »

A. Robbe-Grillet, *La Jalousie*, p. 194-195.

Table des matières de A. Robbe-Grillet, La Jalousie

Maintenant l'ombre du pilier	9
Maintenant l'ombre du pilier sud-ouest	32
Le long de la chevelure défaite	64
Tout au fond de la vallée	79
Maintenant, c'est la voix du second chauffeur	99
Maintenant la maison est vide	122

Toute la maison est vide	143
Entre la peinture grise qui subsiste	182
Maintenant l'ombre du pilier	210

LXXXV. – L'HORLOGE

(...)

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : *Souviens-toi !* – Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

(...)

Baudelaire, « Spleen et idéal », *Les Fleurs du mal*.